

Session 2014

PE1-14-PG1

Repère à reporter sur la copie

CONCOURS DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS DES ECOLES

Jeudi 13 juin 2013 – de 13h 00 à 17h 00
Première épreuve d'admissibilité

**Français et histoire, géographie
et instruction civique et morale**

Durée : 4 heures

**Note éliminatoire : 0 à l'une
ou l'autre des parties**

**Le candidat doit traiter la partie français sur une copie distincte de celle(s) utilisée(s)
pour la partie histoire, géographie et instruction civique et morale.**

Rappel de la notation :

- première partie français : **12 points**
- seconde partie histoire, géographie et instruction civique et morale : **8 points**

Il est tenu compte, à hauteur de **trois points** maximum, de la qualité orthographique de la production des candidats.

Ce sujet contient 6 pages, numérotées de 1/6 à 6/6. Assurez-vous que cet exemplaire est complet. S'il est incomplet, demandez un autre exemplaire au chef de salle.

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout document et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.

L'usage de la calculatrice est interdit.

Si vous estimez que le texte du sujet, de ses questions ou de ses annexes comporte une erreur, signalez lisiblement votre remarque dans votre copie et poursuivez l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

N.B : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Tout manquement à cette règle entraîne l'élimination du candidat.

PREMIÈRE PARTIE DE L'ÉPREUVE

Questions

I. Question relative aux textes proposés (6 points)

À partir du corpus proposé, vous analyserez la façon dont les auteurs abordent la question de la construction personnelle et sociale de l'individu par l'école.

II. Questions ayant trait à la grammaire, à l'orthographe et au lexique (6 points)

1. Grammaire

Dans le passage suivant, extrait du texte 2, vous relèverez les attributs du sujet et indiquerez leur nature (ou classe grammaticale).

« On entre quand on en a envie, personne n'est jamais en retard au café. C'est sûrement un moulin, chez moi. [...] Les pupitres durcissent, le poêle sent fort la suie, tout devient présent, bordé d'un trait épais. Elle s'est rassise, elle pointe son doigt sur moi en souriant « ma petite, vous êtes une orgueilleuse, vous ne VOULIEZ pas, non, vous ne VOULIEZ pas me dire bonjour ! » Elle devient folle, je ne peux rien lui dire, elle parle tout à côté, elle invente. »

2. Orthographe

Vous transposerez le passage suivant, extrait du texte 1, au passé composé en mettant le pronom souligné au pluriel. Vous procéderez à toutes les modifications nécessaires.

« On commença la récitation des leçons. Il les écouta, de toutes ses oreilles, attentif comme au sermon, n'osant même croiser les cuisses, ni s'appuyer sur le coude, et, à deux heures, quand la cloche sonna, le maître d'études fut obligé de l'avertir, [...].
Il se leva : sa casquette tomba. Toute la classe se mit à rire. »

3. Lexique

Vous ferez l'analyse morphologique du mot « abstraction » en donnant le sens de ses éléments constitutifs et vous proposerez au moins quatre mots formés sur le même radical au moyen de préfixes différents.

Texte 1 : Gustave FLAUBERT, *Madame Bovary*, [1857], Garnier Flammarion, 1979, pp. 37-38.

Nous étions à l'étude, quand le Proviseur entra, suivi d'un *nouveau* habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre. Ceux qui dormaient se réveillèrent, et chacun se leva, comme surpris dans son travail.

Le Proviseur nous fit signe de nous rasseoir ; puis, se tournant vers le maître d'études :

« Monsieur Roger, lui dit-il à demi-voix, voici un élève que je vous recommande, il entre en cinquième. Si son travail et sa conduite sont méritoires, il passera *dans les grands*, où l'appelle son âge. »

Resté dans l'angle, derrière la porte, si bien qu'on l'apercevait à peine, le *nouveau* était un gars de la campagne, d'une quinzaine d'années environ, et plus haut de taille qu'aucun de nous tous. Il avait les cheveux coupés droit sur le front, comme un chantre de village, l'air raisonnable et fort embarrassé. Quoiqu'il ne fût pas large des épaules, son habit-veste de drap vert à boutons noirs devait le gêner aux entournures et laissait voir, par la fente des parements, des poignets rouges habitués à être nus. Ses jambes, en bas bleus, sortaient d'un pantalon jaunâtre très tiré par des bretelles. Il était chaussé de souliers forts, mal cirés, garnis de clous.

On commença la récitation des leçons. Il les écouta, de toutes ses oreilles, attentif comme au sermon, n'osant même croiser les cuisses, ni s'appuyer sur le coude, et, à deux heures, quand la cloche sonna, le maître d'études fut obligé de l'avertir, pour qu'il se mît avec nous dans les rangs.

Nous avons l'habitude, en entrant en classe, de jeter nos casquettes par terre, afin d'avoir ensuite nos mains plus libres ; il fallait, dès le seuil de la porte, les lancer sous le banc, de façon à frapper contre la muraille, en faisant beaucoup de poussière ; c'était là le *genre*.

Mais, soit qu'il n'eût pas remarqué cette manœuvre ou qu'il n'eût osé s'y soumettre, la prière était finie que le *nouveau* tenait encore sa casquette sur ses deux genoux. C'était une de ces coiffures d'ordre composite, où l'on retrouve les éléments du bonnet à poil, du chapska, du chapeau rond, de la casquette de loutre et du bonnet de coton, une de ces pauvres choses, enfin, dont la laideur muette a des profondeurs d'expression comme le visage d'un imbécile. [...] Elle était neuve ; la visière brillait.

« Levez-vous », dit le professeur.

Il se leva : sa casquette tomba. Toute la classe se mit à rire.

Il se baissa pour la reprendre. Un voisin la fit tomber d'un coup de coude ; il la ramassa encore une fois.

« Débarrassez-vous donc de votre casque », dit le professeur, qui était un homme d'esprit.

Il y eut un rire éclatant des écoliers qui décontenança le pauvre garçon, si bien qu'il ne savait s'il fallait garder sa casquette à la main, la laisser par terre ou la mettre sur sa tête. Il se rassit et la posa sur ses genoux.

Texte 2 : Annie ERNAUX, *Les armoires vides*, Éditions Gallimard, Collection « Folio », 1974, pp. 58-60.

Je suis souvent en retard, cinq, dix minutes. Ma mère oublie de me réveiller, le déjeuner n'est pas prêt, j'ai une chaussette trouée qu'il faut raccommoder, un bouton à recoudre sur moi « tu peux pas partir comme ça ! » Mon père file sur son vélo, mais ça y est, la classe est rentrée. Je frappe, je vais au bureau de la maîtresse en faisant un plongeon. « Denise Lesur, sortez ! » Je ressors, sans inquiétude. Retour, replongeon. Elle devient sifflante. « Ressortez, on n'entre pas ainsi ! » Re-sortie, cette fois, je ne fais plus de plongeon. Les filles rient. Je ne sais plus combien de fois elle m'a fait entrer et sortir. Et je passais devant elle, sans rien comprendre. À la fin, elle s'est levée de sa chaise en serrant la bouche. Elle a dit « ce n'est pas un moulin ici ! On s'excuse auprès de la personne la plus importante, quand on est en retard ! Vous l'êtes toujours, d'ailleurs ». La classe pouffe. J'étouffe de colère, tout ce cirque pour ça, pour rien, et, en plus, j'en savais rien ! « Je ne savais pas, Mademoiselle ! – Vous devriez le savoir ! » Et comment ? Personne, jamais, ne me l'a dit, chez moi. On entre quand on en a envie, personne n'est jamais en retard au café. C'est sûrement un moulin, chez moi. Quelque chose me serre le cœur, je n'y comprends rien, l'école, le jeu léger, irréel se complique. Les pupitres durcissent, le poêle sent fort la suie, tout devient présent, bordé d'un trait épais. Elle s'est rassise, elle pointe son doigt sur moi en souriant « ma petite, vous êtes une orgueilleuse, vous ne VOULIEZ pas, non, vous ne VOULIEZ pas me dire bonjour ! » Elle devient folle, je ne peux rien lui dire, elle parle tout à côté, elle invente. Après je lui disais à chaque fois pourquoi j'étais en retard, le bouton, le déjeuner pas fait, une livraison matinale, et je la saluais. Elle soufflait sans rien dire. Un jour, elle éclate « Comment, votre mère fait sa chambre à midi ? Tous les jours ? – Ça dépend, des fois l'après-midi, des fois elle la fait pas, elle a pas le temps. » Je cherche à me rappeler. « Vous moquez-vous du monde ? Vous croyez que ça m'intéresse vos histoires ? » C'est la fille à côté qui me renseigne. Les lits, ça se fait le matin, oh la la, tous les jours. « Tu dois habiter une drôle de maison ! » Les autres filles sont retournées, elles chuchotent entre elles. Les rires, le bonheur, et tout à coup ça tourne comme du vieux lait, je me vois, je me vois et je ne ressemble pas aux autres... Je ne veux pas le croire, pourquoi je ne serais pas comme elles, une pierre dure dans l'estomac, les larmes piquent. Ce n'est plus comme avant. Ça, l'humiliation. À l'école, je l'ai apprise, je l'ai sentie. Il y en a qui sont sûrement passées à côté, que je ne sentais pas, je ne faisais pas attention. J'avais bien vu aussitôt que ça ne ressemblait pas à chez moi, que la maîtresse ne parlait pas comme mes parents, mais je restais naturelle, au début, je mélangeais tout. Ce n'est pas un moulin, mademoiselle Lesur ! Vous ne savez donc pas que... Apprenez que... Vous saurez que... C'est pourtant la maîtresse qui avait tort, je le sentais. Toujours à côté. D'ailleurs quand elle disait « votre papa, votre maman vous permettent-ils d'entrer sans frapper ? » en détachant les mots, j'avais l'impression qu'elle parlait de gens tout à fait inconnus, un décalque qui flottait derrière moi, à qui elle parlait. Ils auraient dû ressembler au décalque, mes parents, ç'aurait été facile. Tout le problème, c'est qu'ils en étaient loin... Elle était forcément toujours à côté, la maîtresse.

Texte 3 : Mona OZOUF, *Composition française*, Gallimard, 2009, p.104 et sqq.

À la grande école, en revanche, nul besoin de se forger une compagne imaginaire. Elles sont tout de suite là, joyeuses, jacassantes, endiablées, elles entourent la nouvelle venue dès ses premiers pas dans la cour, et il n'y a qu'à se laisser glisser dans le groupe, on y est accepté, reconnu, allégé brusquement de la tristesse qui pèse à la maison. Je joue donc avec emportement, malgré ma maladresse. Je ne suis pas « oui-pous » au jeu de billes, expression qui désigne celle qui repart avec un sac plus gros que celui avec lequel elle est entrée dans la partie. Je cours moins vite que les autres, le ballon m'échappe tout le temps des mains, je ne sais pas faire « vinaigre » à la corde à sauter, je suis un voleur sans audace, un gendarme sans autorité. Mais le miracle est que les autres m'acceptent et me traitent comme une possible partenaire. Plus tard, je retrouverai cette ivresse chez le jeune Jean-Paul, ébloui qu'on ait pu s'adresser à lui en l'appelant « Sartre ». Je déborde de reconnaissance, moi si solitaire, d'être aisément intégrée aux groupes éphémères que chaque récréation ramène. L'école, et c'est là sa merveille, s'ingénie à nous rendre pareils. [...]

Moments fugitifs. Car l'école, dès sa cour de récréation, est bien le lieu où l'on oublie d'où on vient, où s'efface la singularité taciturne de la maison, où on se sent comme tout le monde. Le seul regret est de ne pas pouvoir, les jeudis et les dimanches, prolonger la sociabilité démocratique de l'école. [...]

Une clôture invisible semble séparer la classe du monde extérieur. À l'école, ni Raymonde, ni Madeleine, ni Anne, ma préférée celle-ci, une secrète aux grands cheveux noirs, ne dit jamais rien de sa maison, du métier de ses parents, de sa famille. De ses frères, de ses sœurs, elles en ont cependant, source de jalousie pour moi, mais on dirait que tout cela est aboli dès le portillon franchi. Chacune abandonne sur le seuil son baluchon de singularités, personne ici n'a d'histoire. L'école est le lieu d'une bienheureuse abstraction, on y est hors d'atteinte de ce qui, à l'extérieur, est menaçant ou douloureux.

Est-ce la raison pour laquelle j'aime tant l'école ?

SECONDE PARTIE DE L'ÉPREUVE

Cette partie de l'épreuve se compose de questions appelant des réponses concises. Il s'agit, pour le candidat, de faire la preuve qu'il maîtrise les principaux concepts et notions en œuvre dans le sujet.

Par réponse concise à une question, il faut entendre la rédaction de deux ou trois paragraphes argumentés. Selon la nature du sujet, un croquis, un schéma ou un organigramme peuvent constituer partiellement ou totalement la réponse à la question posée. Le document ou les documents éventuellement joints aux questions sont à considérer comme une aide.

Question de géographie sans document.

Sujet : Métropoles et tertiarisation de l'économie en France métropolitaine.

Question d'Histoire – Instruction civique et morale avec document.

Sujet : L'école, un des vecteurs de l'enracinement de la République en France (1870-1914).

Document : Défilé des bataillons scolaires, place de la République, à Paris, le 14 juillet 1883.

Image populaire anonyme, 1883, musée Carnavalet, Paris.

In Marie-Hélène BAYLAC, Histoire géographie 4^e, Bordas, 2006, Page 187.

